

Le
Gazon

... toujours plus VERT chez le voisin ?

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Dubois, Amélie

Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?

ISBN 978-2-89585-592-7

1. Titre

PS8607.U219G39 2014 C843'.6 C2014-941729-2

PS9607.U219G39 2014

© 2014 Les Éditeurs réunis (LÉR)

Illustration de la couverture avant : © Yvon Roy

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC et du
Programme de crédits d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre
programme de publication.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entre-
mise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Édition :

LES ÉDITEURS RÉUNIS

www.lesediteursreunis.com

Distribution au Canada :

PROLOGUE

www.prologue.ca

Distribution en Europe :

DNM

www.librairieduquebec.fr



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2014

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

AMÉLIE DUBOIS

Le
Gazon

... toujours plus VERT chez le voisin ?



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure

Oui, je le veux... et vite!, Les Éditeurs réunis, 2012.

Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique!, Les Éditeurs réunis, 2012.

Ce qui se passe au congrès reste au congrès!, Les Éditeurs réunis, 2013.

SÉRIE « CHICK LIT » :

Tome 1. *La consœur qui boit le champagne*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 2. *Une consœur à la mer!*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 3. *104, avenue de la Consœur*, Les Éditeurs réunis, 2011.

Tome 4. *Vie de couple à saveur d'Orient*, Les Éditeurs réunis, 2012.

Tome 5. *Soleil, nuages et autres cadeaux du ciel*, Les Éditeurs réunis, 2013.

Tome 6. *S'aimer à l'européenne*, Les Éditeurs réunis, 2014.



www.facebook.com/pages/Amélie-Dubois



[ame_dubois](https://twitter.com/ame_dubois)

www.ameliedubois.com

*Si tu crois que ce sont les rayons du soleil qui te rendent heureux,
c'est que tu n'as jamais dansé sous la pluie...*

– Anonyme

... pieds nus dans le gazon !

– Amélie Dubois

À la mémoire de Joey.

Dans le cœur de tous, les héros ne meurent jamais.

Prologue

Les femmes sont les trésors des dieux... Ici, je présume aléatoirement « des » dieux, car je dois avouer que ce concept d'entité supérieure reste, encore à ce jour, bien vague dans ma tête. Certains disent qu'il n'y en a qu'un seul et unique, d'autres trois, certains allèguent même qu'un dieu existe à l'intérieur de chacun de nous. Or, si c'est le cas, ça en fait plusieurs... Si un jour je rencontre l'un de ces dieux, la première requête que je lui ferai sera : « Les femmes... s'il vous plaît, expliquez-moi. » Maman disait toujours : « Peu importe qui crée, la valeur réelle de quelque chose ou quelqu'un réside uniquement dans le cœur de celui qui l'apprécie ». Ceci dit, les femmes me fascinent énormément, et ce, depuis toujours. Dès mon plus jeune âge, accroché au tissu vapoureux de la jupe de maman, je me souviens que j'avais rapidement saisi la différence notoire entre l'univers des hommes et celui des femmes. Celles-ci me captivaient déjà beaucoup, d'ailleurs. Dans la grâce de leur féminité, oui, dans leur beauté aussi, mais surtout

dans leur complexité. Les bijoux divins que sont les femmes semblent tout autant forts et résistants que délicats et raffinés. Comme si chacune portait en elle une puissance inouïe, une ténacité à toute épreuve et une endurance à faire blanchir de peur les plus grands guerriers de ce monde. Malgré tout, leur fragilité et leur insécurité font en sorte qu'elles sautent parfois, dans un tout petit ricochet, d'une émotion de plénitude à un état de mécontentement sans que nous, les hommes, comprenions ce qui s'est produit. Chaque fois que j'ai aperçu une femme malheureuse — peu importe son âge —, mon cœur a réagi instinctivement et je me suis senti si impuissant. C'est donc dire que les femmes, en général, me troublent.

L'une d'elles en particulier : Claire. Chère Claire, si douce et bienveillante, mais aussi si souvent insatisfaite. Une femme qui semble toujours savoir exactement où elle s'en va, mais qui dit haut et fort ne pas le savoir du tout. Je l'observe discrètement depuis longtemps déjà, je l'analyse et je tente tant bien que mal de la comprendre. Ce n'est pas une mince tâche de saisir toutes les facettes de son caractère. La nuit du 10 juin ne fut pas de tout repos pour Claire, j'en conviens, mais je crois que cela s'avérait nécessaire. J'ai fait ce que j'ai fait parce que j'en avais le pouvoir. En réalité, j'ai fait ce que j'ai fait cette nuit-là parce que je devais le faire... pour elle.

Les membres de la famille nucléaire

Claire Aubry, 38 ans,
infirmière, mère et
femme

Phrase fétiche:
« Misère, on s'en sortira
pas! »

Alexandre Trudeau,
44 ans, journaliste,
père et mari

Phrase fétiche:
« On va trouver une
solution! »

Laurie Trudeau, 14 ans,
adolescente

Phrase fétiche:
« C'est injuste! Je veux
aller vivre en famille
d'accueil! »

Mathis Trudeau, 12 ans,
préadolescent

Phrase fétiche:
« J'ai faim! Qu'est-ce
qu'on mange? »

Ma vie, le 10 juin



Mon cadran sonne. Déjà... Misère, on s'en sortira pas! Suis-je la seule sur terre à redouter ce moment chaque jour? Comme une fatalité que l'on souhaiterait ne jamais voir arriver. La science nous a appris que les gens doivent dormir au moins huit heures par nuit pour bien fonctionner. À la fin de notre vie, nous aurions ainsi passé le tiers de notre existence à dormir. Euh... je m'excuse, mais non! Dans mon cas, c'est plutôt le quart seulement, voire le cinquième. Je réussis difficilement à atteindre le chiffre magique de huit heures, et ce, même si je consacre beaucoup d'efforts au projet. Les journées sont toujours trop courtes, je cours partout et, la plupart du temps, c'est le ratio d'heures de sommeil qui écope pour tout le reste. Chaque fois que je vois des gens dormir dans un film ou à la télé, je fantasme. Ce n'est pas une blague, je fais presque des «aaah» orgasmiques en m'imaginant sous les draps à leur place. Certains rêvent d'un voyage exotique, d'un téléviseur de quatre-vingts mille pouces ou d'un véhicule luxueux; moi, je rêve de dormir, simplement dormir! Voici la preuve que je n'ai jamais été une femme très exigeante.

Le Gazon

Comme dans la vie «il faut ce qu'il faut», je traîne ma lourde carcasse jusqu'à la salle de bain. Toute la maisonnée dort encore à poings fermés. Quelle injustice! Je dois toujours me lever la première et, étrangement, je me couche souvent la dernière. Logique? Non... Le balancier ne revient jamais de mon côté. S'il le fait un jour, je dormirai probablement pendant six années consécutives!

Les yeux encore à moitié dans le même trou, j'ouvre à tâtons le robinet d'eau chaude. Je joins mes mains ensemble sous le jet froid qui devient de plus en plus tiède. J'adore laisser mes mains sous l'eau jusqu'à ce que ce soit brûlant¹. J'attends toujours à la dernière seconde, lorsque la chaleur devient quasi insupportable, pour les retirer. Pendant que l'eau coule sur ma peau, je m'inspecte dans le grand miroir devant moi. Bon sang que j'ai l'air fatigué! Encore. Des poches de kangourou brun foncé se dessinent sous mes yeux. Ce n'est pas l'avenir qui appartient à ceux qui se lèvent tôt, mais bien les cernes, oui! Minimum trois fois par semaine, je me fais dire: «Mon Dieu que tu as l'air fatigué, Claire...» Je le sais. Dans mon cas, je pense que même après deux semaines intenses de soins de drainage lymphatique facial dans un spa nordique finlandais, j'afficherais une mine épuisée!

1. Petit TOC que votre auteure partage aussi... Étrange... ☺

... toujours plus VERT chez le voisin ?

Comme la chaleur sur mon épiderme a atteint un niveau insoutenable, je retire mes mains et ferme le robinet. Ça brûle encore un peu pendant quelques secondes. En m'essuyant, je fixe toujours mon reflet dans la glace. Chaque jour, je me démène comme un diable dans l'eau bénite pour tenter de tout faire... Dans le but d'obtenir quoi, en fin de compte ? Sûrement pas de la reconnaissance, car j'ai l'impression que personne sur cette planète n'apprécie TOUT ce que je fais.

Je me rends à la cuisine pour préparer les lunchs de toute la famille. Par chance, j'ai pris un peu d'avance hier soir, à minuit et demi, en revenant de travailler. En sortant beaucoup trop de choses en même temps du frigo, j'échappe le pot de moutarde, qui tombe au sol et roule sur la céramique. Pfft ! J'aurais besoin de deux mains de plus. Pourquoi ne greffe-t-on pas deux membres supérieurs supplémentaires à chaque maman qui accouche, question de l'aider à tout faire en même temps ? Affronter les réalités de la vie matriarcale avec juste deux mains, c'est tout simplement irréalisable. Quoique, si nous en avons deux de plus, nous tenterions probablement d'en faire quatre fois plus !

Ma première tâche terminée, je rassemble sur le coin de l'îlot les aliments nécessaires au déjeuner. Comme un automate préprogrammé, je démarre la machine à café en appuyant sur le bouton-poussoir. Le café, un élixir que je considère comme essentiel à ma survie sur terre. Tout le monde dort toujours paisiblement... Aaaah ! Je rumine de

nouveau cette injustice sociale exécration en déposant un nuage de lait chaud fouetté sur mon double allongé.

Au moment où je tombe bêtement dans la lune en contemplant un amas de mousse de lait qui ressemble un peu à une petite souris, je suis dérangée par des sifflements joyeux. Alexandre, mon mari, se lève comme chaque matin en sifflant au grand jour à quel point la vie est merveilleuse. Ce qu'il a le bonheur facile, lui... Je l'envie parfois.

À peine quelques secondes plus tard, un zombie poilu passe dans le corridor devant moi sans même daigner lever la tête pour voir où il s'en va. Il atteint tout de même avec brio la salle de bain, et ce, sans foncer dans un mur. C'est mon valeureux fiston, avec ses cheveux longs à mi-chemin entre une coupe «Beatles» et une «mop industrielle». Il se peigne toujours en créant un effet de «vent très fort venant de par-derrrière la tête». Une mode assez répandue qui reste, à ce jour, encore bien ambiguë pour moi. À mon humble avis, je préférerais qu'il porte une coupe courte et plus propre, mais bon, pour les questions de mode d'ados, autant en ce qui concerne les cheveux, les vêtements que la musique, je suis hors circuit, on sait ça depuis longtemps!

J'entends à cet instant précis ma fille chérie qui semble à son tour s'activer dans sa chambre. Tant mieux, je n'aurai ainsi pas besoin de m'approcher de sa porte pour tenter de la réveiller. S'introduire dans un périmètre trop rapproché du seuil de son repaire suffit parfois à déclencher des rugissements dignes de faire frémir la faune de

la brousse africaine au grand complet. Un petit bout de femme qui en a dedans, aucun doute là-dessus.

Alexandre, qui arrive auprès de moi, m'embrasse sur une joue avant de dire :

— Bon matin, ma chérie !

Comme je me souviens d'un détail qui le concerne, je le lui dis tout de suite, de peur de l'oublier.

— Il faut que tu paies le gars du gazon aujourd'hui...

— Oh, je n'aurai pas le temps de passer à la banque avant d'aller au journal... Toi ?

— On appelle ça le partage des tâches, Alexandre. Ce n'est pas comme si nous n'en avions jamais parlé... Tu t'occupes du type du gazon, je gère la femme de ménage. Je fais le lavage, tu sors les poubelles. D'autres exemples, ou ça va comme ça ?

— Chérie... On va trouver une solution ! Tu veux de l'aide pour les lunchs ?

— Trop tard, déjà terminés.

— J'ai faim ! Qu'est-ce qu'on mange ? grogne mon fils qui entre finalement dans la cuisine, précédé par ses cheveux en broussaille toujours victimes d'un coup de vent imaginaire.

— Des toasts et des céréales, ce matin. Je suis pressée...

— Baaah... J'aurais préféré des crêpes...

Le Gazon

— Des crêpes? Oui, j'ai juste ça à faire, me lever trois heures avant tout le monde pour faire des crêpes alors que j'ai travaillé jusqu'à minuit à l'hôpital, hier... Ce sera des toasts, voilà tout!

— Je suis la seule de ma classe à pas avoir de iPad. Vous me marginalisez auprès de mes pairs et j'en souffrirai grandement dans ma future vie d'adulte, élabore Laurie, qui entre à son tour dans la cuisine, les yeux bien accrochés à son téléphone portable.

Je roule des orbites en direction du seul membre de la famille qui me comprenne dans cette maison, alias le frigo, avant de respirer par le nez de façon audible.

— Bon, qu'est-ce qu'il faut pas entendre ce matin...

— Je veux un iPad, bon!

— Laurie! Ça suffit! que je rugis finalement, le ronronnement de mon ami le frigo n'ayant pas réussi à calmer l'impatience latente que je porte au cœur depuis un certain temps.

— C'est injuste! Je veux aller vivre en famille d'accueil!

«Ah! cette journée débute vraiment bien!» est tout ce qui me vient à l'esprit en regardant l'heure sur la cuisinière.

— Alex, dis quelque chose, s'il te plaît?

— Ma grande fille, on va reparler de tout ça une autre fois...

Mon fils entreprend alors une lecture sérieuse de l'endos de la boîte de céréales, l'air presque dégoûté à mort de devoir manger « ça ». Il réitère donc son fantasme culinaire du moment :

— Ça aurait été bon, des crêpes...

Misère, on s'en sortira pas ! Bienvenue dans la vraie vie ! MA vie. Celle que j'ai choisie, à ce qu'on dit. Certains croient que tout est une question de choix. Honnêtement, quand tout défile à cent milles à l'heure, comment peut-on encore trouver le temps de choisir ? On m'a refilé un formulaire en douce et j'ai coché « oui », coché « non » ? Y avait-il des choix de réponses ? Des choix multiples ? Ça m'échappe. Aucun souvenir. Quoique avec mon horaire de fous, je commence déjà à en perdre des grands bouts et je n'ai même pas encore quarante ans. Alzheimer précoce ? La vie va si vite, on se fait trimballer, pousser, précipiter dans tous les sens et hop ! on atteint la quarantaine et on n'a rien vu arriver.

Enfant, tout me semblait toujours long. Je me souviens du trajet en voiture avec mes parents pour nous rendre au camping où nous allions chaque été. Du haut de mes huit ou neuf ans, ça me paraissait interminable. Il s'agissait tout au plus d'une heure trente minutes de route. Ceci dit, je ne crois pas que l'écoulement du temps soit juste une question de perception. Je pense qu'au passage à la vie adulte, le sablier céleste ouvre les valves au maximum. Le sable coule et coule et coule, et on se réveille un matin en réalisant : « Quoi ? Quand ça, le quarante ? » Bien moi,

Le Gazon

à la vie, je lui dis poliment: « Vos quarante ans, je n'en veux pas! Non merci, on passe au suivant. Pas prête, c'est tout! Repassez dans cinq ans et on verra. »

Ce n'est pas la crainte de vieillir en devenant physiquement moche qui justifie ma réticence. Ah non, parce que les questions concernant la beauté et l'importance d'avoir un corps parfait, j'ai fait une croix là-dessus à partir de la trentième semaine de ma première grossesse, lorsque j'ai aperçu des vergetures exploser sur mon pauvre abdomen. À ce moment précis, j'ai compris que bien des choses que je possédais ne passeraient pas à travers ce ravage. Mes atouts physiques les plus enviables se sont envolés comme par magie. Pouf! Bye-bye la compagnie! Je parle ici d'un ventre plat, de seins fermes – pointant quiconque de façon effrontée – ou de cuisses sveltes. Par chance, les dommages ne se situent qu'au milieu de mon corps. Belle nouvelle! Je reste donc pas si mal dans les extrémités, compte tenu de mon âge. Sauf peut-être pour mes poches de kangourou dans le visage... Bref, mes mollets, mes avant-bras, mes mains, mes pieds et mes cheveux sont encore très bien. Je n'aurai pas tout perdu en chemin, sur cette belle route de la maternité!

Mais la vie est bien rusée. Quand on tient ce petit être dans nos bras, tout beau, tout rose et en santé, bien des choses deviennent instantanément futiles et sans importance. C'est seulement quand ces beaux bébés vieillissent que l'insatisfaction face à son corps revient parfois au grand galop. L'apparence est secondaire... jusqu'à ce que nos enfants entrent au secondaire, justement!

Être mère



Mon nom est Claire et, ironiquement, je sens que rien n'est clair. Je suis une cordonnière mal chaussée du prénom. Je tente de me convaincre depuis un temps : « Tu as choisi ça, Claire. Tu as choisi cette vie. » La vie de famille... Qu'est-ce que ça signifie, au juste ? La joie de voir ses enfants grandir, de les aider à s'accomplir, à devenir de bonnes personnes. Revenir du travail, voir leur grand sourire et se dire que l'on fait de notre mieux et que tout est bien ainsi. Être patiente, aimante, toujours disponible et le faire dans la bonne humeur. Prendre soin d'eux, les guérir, panser leurs bobos en étant heureuse des cadeaux exceptionnels que la vie nous a donnés. Respirer le bonheur dans son rôle de mère, et ce, chaque minute qui passe... Ça ne va pas, non ? ! La vie de famille, c'est plutôt négocier, s'obstiner et dire « non » au lieu de « oui » environ 95 % du temps. C'est tenter de faire comprendre le bon sens à des enfants qui voudraient qu'on leur achète tout ce qu'il y a à vendre sur la planète. Il faut se tenir debout et faire la guerre à des compagnies malicieuses qui inventent toujours un nouveau truc insignifiant pour semer un désir ardent dans le cœur de nos chers descendants.

L'enfant (contaminé) : « Maman, je veux absolument avoir la figurine grandeur nature de BanMAN. »

Le Gazon

La mère (bienveillante) : « Mais qui c'est, lui, mon chéri ? »

L'enfant (contaminé) : « Le superhéros qui lance des grenades en forme de bananes en se téléportant dans le temps. »

La mère (innocente) : « Jamais entendu parler de lui. »

L'enfant (contaminé) : « Normal, maman, le film sort juste dans deux ans, mais ils le vendent déjà. »

La mère (soucieuse de l'équilibre du budget familial) :
« Non, tu as assez de jouets comme ça, mon grand. »

L'enfant (contaminé) : « Tu ne veux jamais rien m'acheter !
Je le veux ! »

La mère (méchante) : « Non, mon grand. . . »

N'est-ce pas un peu précoce, la vente de produits dérivés deux ans avant la première médiatique ? Bon sang ! Notre vie au grand complet est rendue un produit dérivé !

La vie de famille, c'est aussi planifier au quart de tour un horaire précis pour que tout le monde arrive à tout faire en tenant compte du fait que, de nos jours, les enfants ont l'agenda aussi chargé que celui du président des États-Unis ! On les rendra fous, les pauvres ! Mais les psychologues, les éducateurs, les professeurs et Canal Vie le conseillent, donc nous, les parents, on suit la vague. Pas question que je sois la seule mère n'ayant pas

... toujours plus VERT chez le voisin ?

donné la chance inouïe à sa progéniture d'expérimenter le nouveau cours de yoga-cardio-confiance-plus-axé-sur-le-développement-de-l'estime-de-soi-en-harmonie-avec-le-plexus-solaire. Je n'ai d'ailleurs jamais compris le fondement même de ce cours...

L'estime de soi est dorénavant une compétence transversale conditionnelle à l'obtention du diplôme de maternelle. C'est presque rendu qu'il faut valoriser son enfant pour ses crises.

L'enfant (en colère, en train de faire le bacon, au sol près de la caisse au supermarché) : « NAAAAAAAAA ! »

La maman (honteuse, mais qui écoute religieusement Canal Vie) : « Hum. . . Je ne t'achèterai pas le bonbon que tu veux, mon chéri, mais maman doit te féliciter pour ta belle crise qui démontre ton assurance et affirme ta personnalité ! Maman est fière de toi, mon amour ! Maman t'aime ! »

N'importe quoi !

Être mère, c'est donner, donner et donner en se demandant si quelqu'un voit tout ce que l'on fait. Allo ? Personne ne se rend compte que je vis la langue à terre en permanence ? Je me la grafigne sur le plancher depuis déjà un bon quinze ans ! Je nettoie gratuitement les trottoirs du quartier au complet quand, par pur miracle, je trouve trente minutes pour sortir marcher.

Le Gazon

Par contre, je ne suis pas ce genre de femme aigrie qui n'aurait jamais dû avoir d'enfants et qui le regrette, ah, ça non ! Mes deux grands amours, je les aime plus que tout au monde. Et dire qu'ils m'ont aimée à la folie aussi, jadis... La belle époque ! Mes deux petits, accrochés à mon bas de pantalon comme si le fait que je quitte la pièce les anéantissait. Ils me faisaient les sourires baveux les plus généreux du monde lorsque j'allais les chercher dans leur couchette au réveil de la sieste. Les voir faire leurs premiers pas, dire leurs premiers mots, découvrir la vie à travers leurs lunettes de tout-petits, ça n'a pas de prix. Ces moments-là resteront gravés dans mon cœur pour toujours et aussi dans mon appareil photo numérique – appareil surchargé depuis minimum un bon dix ans, d'ailleurs. Mais plus les petits vieillissent, plus on perd toute cette magie. Ils deviennent alors des ogres aux bras trop longs qui ne pensent qu'à manger ou encore qu'à fuir le nid. Exactement comme les deux spécimens classiques que je nourris de façon quotidienne à la maison.

Je jette un œil vers ma chère fille, qui ne semble pas dans un meilleur état d'esprit que tout à l'heure en ce fameux matin de nombril de semaine. Quels parents ignobles sommes-nous de ne pas lui payer de iPad comme ça, sans raison, en s'appuyant sur l'argument indéniable que « tous ses amis en ont un » ! Si nous étions samedi, elle partirait de ce pas en direction de sa chambre pour préparer son attirail en prévision de sa déportation imminente vers une famille d'accueil. D'habitude, je réussis à bien la désamorcer, et ce, sans même qu'elle ait le temps de passer

à la toilette pour y cueillir sa brosse à dents. Ah oui, car même en sérieuse crise de planification de fuite, mademoiselle garde toujours une conscience exemplaire en ce qui a trait à son hygiène dentaire. Durant le primaire, on leur a bien incrusté dans le coco l'importance de combattre le tartre ! Ceci dit, elle a rarement assez de temps la semaine pour planifier son expédition avec efficacité, sinon elle raterait l'autobus et, du coup, tous les potins croustillants de sa copine Laurence. Copine avec qui elle a probablement bavardé au téléphone pendant trois heures hier soir, puis *tchatté* pendant un autre deux heures sur Facebook avant d'aller dormir, son téléphone glissé sous son oreiller, au cas où... Je ne sais pas ce qu'elles peuvent avoir à se raconter de si important, ces deux-là² !

Quoique, si je creuse un peu dans ma mémoire, je me souviens que je discutais avec ma meilleure amie Nathalie pendant des heures lorsque nous étions jeunes filles. Chère Nathalie. Elle est encore dans ma vie à ce jour, mais nous nous voyons peu. Trop peu à notre goût, à vrai dire. Elle a une famille aussi. Nous tentons de souper ensemble au moins une fois par mois. Par chance, nos maris s'entendent très bien.

Mon fils adoré, qui promène avec nonchalance sa cuillère dans son bol de céréales ennuyantes, soupire de nouveau. Ma fibre maternelle qui aimerait toujours que

2. Bah, elles parlent des garçons... des gars... et des «mecs» aussi! C'est pas mal ça.

Le Gazon

tout soit parfait réagit d'instinct en culpabilisant. La culpabilité. Belle galère, ça aussi! Suis-je la seule mère à me sentir coupable pour tout? La voilà, ma maladie à moi. Nous partons pour le week-end... et je culpabilise parce que ma fille a oublié son chandail bleu préféré, celui avec le col brodé de fil blanc tout autour. J'aurais dû le lui faire penser, elle le porte un jour sur deux depuis huit mois... Si l'un de mes enfants ne semble pas s'amuser... je culpabilise. On change d'activité alors. On change de ville, peut-être? De pays? Si l'itinéraire est mal planifié... je culpabilise encore en me convainquant que le trajet en voiture était beaucoup trop long pour deux ados ayant les hormones qui plafonnent... Pfft!

Je me ronge aussi les sangs lorsque je fais manger du surgelé à mes enfants. Quelle mauvaise mère je suis, car ces repas-là renferment plein d'agents de conservation. J'ai lu quelque part que ça donnait presque instantanément le cancer... Quoique, de nos jours, est-il possible de dénicher quelque chose qui ne donne pas le cancer sur les tablettes des supermarchés?

J'attrape une gastro, je culpabilise. Ah non! Je ne serai pas assez présente pour ma famille, je prendrai du retard sur le lavage et je ne pourrai même pas aller reconduire ma fille à son foutu cours de yoga-cardio-confiance-plus-axé-sur-le-développement-de-l'estime-de-soi-en-harmonie-avec-le-plexus-solaire, étant donné que ça me sort par les deux bouts à toutes les dix minutes... Pfft! C'est quoi l'idée d'être un humain physiquement vulnérable, aussi?! Un jour, par accident, je me suis fait accrocher par une

... toujours plus VERT chez le voisin?

voiture alors que j'étais à vélo. Les enfants étaient encore petits à cette époque. Rien de grave. Une petite commotion et quelques contusions mineures. Je m'étais sentie si coupable. Imaginez si j'étais décédée? Seigneur! Ma tribu au complet y serait passée! Ils seraient tous morts, incapables de survivre sans moi. Je les imagine tous au salon, assis en rond sur le tapis, assoiffés, affamés et sales, à se balancer d'en avant en arrière en gémissant, complètement démunis. Non, il ne faut pas que je meure avant au moins quatre-vingts ans. Quatre-vingts... le double de quarante...

Être infirmière



En enfilant mon uniforme blanc cassé à la chambre, je commence à craindre d'être en retard à l'hôpital. Je suis infirmière. Quel choix de carrière! Nous sauvons des vies, nous aidons les patients. Nous nous sentons valorisées chaque minute qui passe, car nous savons que notre travail change le monde. Notre métier améliore le sort des gens, il fait une différence. Tous les jours, nos patrons sont fiers de nous et nous donnent des tapes dans le dos pour chaque bon coup afin de nous maintenir solidement accrochées à notre vocation. Les infirmières et infirmiers sont solidaires entre eux et les relations de travail s'avèrent toujours positives et harmonieuses au sein d'un

Le **Gazon**

hôpital. Les patients sont tous reconnaissants et gentils et, chaque jour, ils nous remercient chaleureusement de ce que nous faisons pour eux... Euh... Erreur ! Pas tout à fait représentatif de la réalité. Être infirmière, c'est donner, donner, encore donner, et dans l'ombre en plus. Dans l'ombre d'un médecin, dans l'ombre d'une chambre, dans l'ombre de la mort, parfois.

Être infirmière, c'est voir des gens passer à la chaîne, faire tout notre possible pour eux et espérer le mieux par la suite, et ce, quand ils ont été agréables. Sinon, on leur souhaite en secret de se faire écrabouiller par une ambulance trop pressée dès leur congé signé ! Être infirmière, c'est aussi de «devoir» au patient. De «devoir» des soins adéquats dans un système qui ne nous donne que peu de moyens pour y arriver, mais qui en exige toujours plus de nous. C'est aussi de «devoir» une attitude joviale, peu importe ce qui se passe dans notre vie. Tout le monde exige un service parfait et à SON goût, et ce, rapidement, parce que le sablier de la vie a ouvert les valves...

Patient (qui exige) : « Madame l'infirmière, je dois absolument parler à un médecin d'ici quinze minutes pour un petit détail de rien du tout, car je dois aller chercher mon plus jeune à la garderie. Ça ne prendra que deux minutes... »

Infirmière (qui doit) : « Laissez-moi voir... Ah, je crois que vous serez un peu retard, car il y a environ dix-huit heures d'attente pour voir un médecin aujourd'hui... »